

LE NOUVEL ORGANE

PRIX D'ABONNEMENT
PARIS

Trois mois..... 7 fr.
Six mois..... 12 »
Un an..... 20 »

L'administration ne répond pas des manuscrits
qui lui sont envoyés



HISTORIQUE PHILOSOPHIQUE LITTÉRAIRE
BEAUX-ARTS — CRITIQUE — ROMANS INÉDITS

PARAISANT LE JEUDI DE CHAQUE SEMAINE

PRIX D'ABONNEMENT
DÉPARTEMENTS

Trois mois..... 8 fr.
Six mois..... 13 50
Un an..... 22 »

Les lettres et paquets non affranchis seront
rigoureusement refusés

Pour tout ce qui concerne la rédaction,
S'ADRESSER : **Rue MADAME, 21.**

Pour tout ce qui concerne les abonnements,
S'ADRESSER A L'ADMINISTRATION : **Rue COQ-HERON, n^o 5.**

Sommaire. — Etudes historiques : M. de Talleyrand, M. Thiers, par M. A. Ponroy. — Lettres Parisiennes, par M. Jean de Sologne. — L'Huissier armé par le Juif, par M. A. Désaubiers. — Critique littéraire : l'Oncle Million de M. L. Bouilhet, par Clitandre. — Etudes artistiques : l'Odéon, *Cinna*; Mlle Karoly, par M. A. Ponroy. — Assésinat de M. Poinso.

A dater de ce jour, tout ce qui concerne la rédaction devra être adressé rue Madame, n^o 21.

Nous prions instamment nos correspondants, principalement les journaux de la province et de l'étranger qui font échange avec nous, de vouloir bien tenir compte de cet avis, et de nous adresser désormais leurs envois au nouveau siège de la Rédaction.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro, la suite de notre feuilleton.

ÉTUDES HISTORIQUES.

M. DE TALLEYRAND, M. THIERS.

L'époque sinistre que nous traversons est féconde en enseignements de toute nature; et, à mesure que se dégagent les révélations de l'histoire contemporaine, il s'en échappe une sorte de souffle indéfini encore, mais qui va grandir, monter, s'étendre, pénétrer les esprits rebelles, ébranler les convictions mal assises, et peut-être, — Dieu aidant, — transfigurer la face du monde.

Mais ce qui nous pénètre d'une émotion profonde, nous autres, vétérans jeunes encore de la sainte cause du *vieux droit*, c'est de constater en souriant que le souffle du vrai peut s'échapper aussi parfois de l'autre lui-même, d'où sont partis les souffles sinistres.

Nos lecteurs n'ont pas oublié, peut-être, l'appréciation que nous avons portée dans ce recueil sur le caractère et les capacités politiques de M. de Talleyrand.

Nous avons avancé que M. de Talleyrand, petit-fils de la Fronde, arrière-neveu de la Ligue, appartenait à la révolution héritière de ces deux grands

mouvements historiques, et n'avait jamais appartenu qu'à la révolution.

Selon cette doctrine, M. de Talleyrand, Italien du temps des Guises, Espagnol du temps de Condé, devient par la force des choses un Anglais du temps de Neker, de M. de La Fayette, et de M. le duc d'Orléans.

Selon nous, M. de Talleyrand est un des derniers Abencerrages du groupe seigneurial, toujours vaincu en France par la puissance monarchique, jamais converti, jamais rangé au devoir, jusqu'à l'heure où grands et monarques reçurent un nouveau baptême, un baptême de sang français, au pied des échafauds de 93.

Nous n'avons donc jamais tenu, nous ne tenons pas, nous ne tiendrons jamais M. de Talleyrand pour un homme d'État; et, par le temps d'usurpations de toute sorte où ce diplomate a vécu, nous ne saurions voir en lui — comme en beaucoup d'autres personnages de son époque, — qu'une réputation usurpée.

Qu'a fait M. de Talleyrand, en effet, pendant tout le cours de sa longue vie?...

Il a poussé à la roue, et il a crié : hue ! juste à l'heure où le char sortait du borbier et prenait sa direction. Il a soufflé avec le vent, hurlé avec le loup, bêlé avec le mouton; et il a su se prêter si adroitement à l'émotion des jours pénibles, qu'on a pu le prendre pour un acteur, tandis qu'il n'a jamais été, en réalité, qu'un adorateur du soleil levant, un enfonceur de portes ouvertes, un homme doué d'assez de flair pour comprendre la vitalité des situations; mais entièrement dénué du haut génie qui les prépare, et les conduit avec une imperturbable froideur du côté des vrais triomphes; et rattache ainsi logiquement l'heure présente à l'heure passée qui pèse d'un poids étrange et mystérieux sur la destinée des nations.

M. de Talleyrand... C'est l'homme qui se montre toujours à l'heure de la parade; et se dissimule prudemment dès qu'arrive l'heure de l'action.

Au lendemain des gouvernements qui s'établissent, M. de Talleyrand est toujours là... se frottant les mains, chantant le triomphe, plus empressé que pas un autre de prendre le *dessus du panier*; de *s'annexer* le duvet de la pêche; mais quand arrive pour les gouvernements le quart d'heure de Rabelais, le moment suprême de l'action forte et décisive, le passage du Rubicon, l'oscillation si souvent mortelle entre la première et la seconde jeunesse... où donc est M. de Talleyrand?... Partout... et nulle part. Que fait-il?... Il se recueille. Il n'est pas avec ceux qui s'en vont, pas encore avec ceux qui viennent... *Et fugit ad salices et se cupit ante videri!*

Toutes pratiques assurément fort profitables à l'éclat d'un nom et d'une fortune, mais pratiques essentiellement secondaires; pratiques d'une humilité fort édifiante sans aucun doute, mais que l'histoire est en droit d'envisager avec une réserve qu'il n'est guère possible d'arrêter aux extrêmes frontières du dédain.

Dans tout le cours du long drame qu'il a traversé, M. de Talleyrand sait se faire voir avec esprit et intelligence : dans l'action c'est un homme nul, indécis, incomplet, malhabile, un pied ici, l'autre là-bas, mais toujours l'œil fixé sur sa chère Angleterre; et ne pouvant jamais comprendre que le sang de Louis XVI ne porte pas les mêmes fruits que le sang de Charles I^{er}.

Tel nous apparaît M. de Talleyrand.

Mais ce qui nous édifie bien autrement que nos humbles méditations sur le caractère de ce personnage, et ce qui va, sans nul doute édifier à grand renfort de surprise nos amis et nos lecteurs, c'est le jugement que trouve juste de porter sur le même objet, un homme qu'on s'étonnera peut-être de rencontrer dans un pareil ordre d'idées, un acteur de la chose politique, revenu des pompes d'ici-bas, homme d'esprit, s'il en fut jamais, de savoir et de talent, et plus subtil que pas un autre à mettre le doigt sur la paille qui trouble l'œil du voisin.

Nous croyons donc devoir ici reproduire *in extenso* la page suivante détachée du XVIII^e volume de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, que vient de publier l'honorable M. Thiers, ancien ministre de M. le duc d'Orléans, membre de l'Académie française; et qui, dans les jours néfastes, fut un peu mis en prison... En bonne compagnie, à vrai dire!

Et que personne ne se méprenne, — c'est notre vœu le plus cher, — aux sentiments que fait naître en nous la muse historique dont s'inspire aujourd'hui M. Thiers. Paix et honneur à ceux qui reviennent dans la voie du vrai; longs jours à ceux qui se souviennent avec esprit que le chef sicambre Hludowigh adora les idoles avant de recevoir le baptême; et que notre cher Henri IV fut un chef de Parpaillots avant d'entrer dans l'Olympe des rois de France par la porte de Saint-Denis.

— Courbe la tête, fier Sicambre! brûle ce que tu as adoré; adore ce que tu as brûlé... Les hommes d'esprit sont comme le Phénix; ils renaissent aussi de leur cendre.

Voilà ce que dit M. Thiers :

« Le cabinet de Paris, sans unité et sans prévoyance, ne s'occupant que de ce qu'on mettait directement sous ses yeux; le roi Louis XVIII, spirituel mais distrait, éprouvant pour la politique extérieure une assez grande indifférence; et regardant comme un fatal héritage de Napoléon d'être trop mêlé aux affaires du dehors, laissèrent à M. de Talleyrand toute liberté d'agir comme il l'entendrait, s'en fiant à son habileté, à son expérience, à son autorité sur la diplomatie européenne. Celui-ci, arrivé à Vienne avec la résolution de se donner pour le représentant de la légitimité en Europe, trouvant les quatre décidés à tout faire entre eux, fut tellement irrité de cette prétention, si flatté au contraire de l'empressement que lui témoignèrent les petites cours allemandes, qu'il n'y tint pas, se mit à la tête des petites cours, devint ainsi le défenseur obligé de la Saxe, prit dès lors parti pour l'Autriche et l'Angleterre, qui étaient irrévocablement résolues à nous enfermer dans le traité de Paris, contre la Prusse et

la Russie qui étaient prêtes à améliorer notre sort; et déclara bien haut que la France ne voulait rien pour elle-même, rien que le triomphe des principes, c'est-à-dire la légitimité.

« Dès ce jour il n'y avait plus rien d'utile à faire. Nous étions sans doute en bonne compagnie en nous trouvant avec l'Autriche et l'Angleterre, bien que la compagnie de la Prusse et de la Russie ne fût point à dédaigner. Mais ce qui pouvait nous arriver de plus heureux dans cette alliance, c'était de nous égorger de nouveau avec les Prussiens et les Russes, pour que l'Autriche eût toute l'Italie, pour que l'Angleterre eût Malte, Corfou, le Cap, l'île de France; pour que les royaumes des Pays-Bas et de Piémont demeurassent comme de grosses forteresses construites à nos portes; pour que la Prusse et l'Autriche, séparées par la Saxe, fussent moins jalouses l'une de l'autre; pour que l'Allemagne eût la Russie moins près d'elle, etsi nous étions vainqueurs pour le compte de nos maîtres, de rester, nous, enfermés dans les traités de 1815! En vérité ce n'était pas la peine, en vue de tels résultats, de risquer sitôt les bienfaits de la paix si récemment rétablie.

« Mais ce n'est pas tout; même en prenant ce parti, qui assurément n'était pas le meilleur, encore fallait-il ne pas tant se presser d'offrir nos secours, et attendre au moins qu'on nous les demandât. Mais piqué au vif, M. de Talleyrand commit la faute qui lui était la moins naturelle, une faute de précipitation. Certain, s'il avait su attendre, d'être bientôt admis partout, compté pour tout ce que valait la France, il se fit solliciteur de sollicité qu'il aurait pu être; et en apportant le secours de cent cinquante mille Français, il se donna le rôle de l'obligé au lieu de se donner celui de l'obligé, et consentit, pour le cas de guerre, à l'inqualifiable condition de rester sous la loi du traité de Paris! Dans son impatience même d'être de quelque chose avec les grandes puissances, il oublia de stipuler l'expulsion de Murat, seule affaire que Louis XVIII eût à cœur; et si Murat n'avait fourni lui-même la solution qu'on avait tant de peine à découvrir, on aurait quitté Vienne sans l'avoir trouvée! Négociateur incomparable, plein de dignité, de hauteur, d'esprit d'à-propos, quand il fallait réprimer les saillies de vainqueurs insolents, mais politique moins prévoyant que négociateur habile, M. de Talleyrand eut le tort, après avoir signé trop tôt la paix à Paris, de prendre trop tôt son parti à Vienne; et son parti pris de se prononcer pour les puissances dont nous n'avions rien à obtenir, contre celles dont nous avions quelque amélioration à espérer; et en choisissant ainsi ses alliés, de ne réserver que l'honneur de les servir gratuitement, pour le triomphe de ce que l'on appelait alors le principe de la légitimité. Sans aucun doute, si en temps ordinaire, dans un ordre de choses régulier, au milieu de l'Europe tranquille, où chaque prince se serait trouvé à la place marquée par le temps et les traités, on était venu nous proposer de supprimer un royaume comme celui de Saxe, même avec de grands avantages pour la France, la justice et la vraie politique auraient dû nous porter à nous y opposer, car tout bouleversement qui n'est pas inévitable, toute dépossession qui n'est pas commandée par la plus évidente équité, ou par l'irrésistible marche du temps, est inhumaine, imprudente et dangereuse, et M. de Talleyrand, en soutenant la Saxe, eût servi à la fois la cause du bon droit et de la vraie politique. Mais au milieu du naufrage de l'ancien monde, dans un moment où le sort d'aucun État n'était fait, où celui de tous était à faire, et où chacun cherchait à faire le sien avec les dépouilles de la France; dans un moment où les puissances du continent, après avoir dévoré la Pologne, n'éprouvaient aucun scrupule à dévorer encore Venise, Gènes, les villes libres, les princes médiatisés d'Allemagne; où l'Angleterre envahissait toutes les positions maritimes du globe; et où les petits États eux-mêmes n'étaient pas moins avides que les grands, où chacun en un mot ne songait qu'à soi, il était permis à la France de songer à elle, et de ne pas faire consister toute sa politique dans la conservation d'un État allemand qui intéressait d'autres qu'elle, et qui avait perdu ses titres à notre

dévouement. En d'autres temps défendre la Saxe aurait été la politique non seulement la plus généreuse, mais la plus sage; à une époque où tous les droits établis avaient succombé avec les traités dans une effroyable guerre de vingt-deux années, et où tous les droits étaient à créer à nouveau, M. de Talleyrand négligea trop la France pour la Saxe; et sa conduite, qui autrement serait incompréhensible, ne s'explique que par l'impatience de jouer un rôle, et de professer hautement un principe que les puissances ne pouvaient pas prendre au sérieux, car les diplomates autrichienne, anglaise, française, qui le défendaient si chaudement à Dresde, le sacrifiaient à Venise, à Gènes, à Malte, à Stockholm, et en cent principautés d'Allemagne. »

Eh! mais, voilà d'excellentes vues, des critiques ingénieuses qui, si elles ne sont pas absolument fondées en fait, vu l'épouvantable gâchis de 1814, dénotent nécessairement chez celui qui les présente un vrai sentiment de la politique traditionnelle en France; mais que peut-être on est en droit de trouver étranges sous la plume d'un homme d'État qui s'est fait jusqu'à un certain point le complice du mal qu'il dénonce.

Que M. Thiers nous permette dès l'abord de lui faire observer que la conduite de M. de Talleyrand en la circonstance indiquée, pour n'être pas judicieuse selon l'intérêt français et monarchique, était parfaitement intelligente selon l'intérêt anglais et révolutionnaire dont 89 était le dieu et M. de Talleyrand le prophète, sans rien dire d'une ribambelle de prêtres et de bedeaux dont M. Thiers mieux que personne pourrait parler *ex professo*.

Quoi donc!... on paraît s'étonner que le seul acte politique de la carrière de M. de Talleyrand n'ait tendu à rien moins qu'à inféoder la France à la cause des gentilshommes d'outre-Manche, comme si toute la vie de M. de Talleyrand ne dénonçait pas en faveur de cette solution... oligarchique!... comme si M. de Talleyrand avait jamais fait un pas, même de son pied bot, que ce ne fût sur le terrain de l'anglomanie!

En 89, que fait M. de Talleyrand ?

Il conspire.

Contre qui ?

Contre la France et la monarchie.

Avec qui ?

Avec M. le duc d'Orléans, faute d'avoir pu le faire avec le comte de Provence.

Au profit de qui ?

Au profit de la suprématie anglaise qui encourageait les nouveaux frondeurs à la débarrasser de Louis XVI, à la venger de son désastre d'Amérique; et qui faisait luire à leurs yeux la suprématie oligarchique anglaise comme un infernal mirage, afin de les pousser du régime dans l'usurpation; de l'usurpation dans la décadence.

Qui oserait nier cet abandon fait par M. de Talleyrand et ses complices, c'est-à-dire par la Révolution, du principe vital, de la Constitution réelle de la France, au profit du rêve décevant dont les bernait l'Angleterre ?

Qui hésiterait à comprendre ce mot sublime de Mirabeau mourant, de Mirabeau détaché des horribles intérêts révolutionnaires dont il avait fait le sanglant piédestal de son orgueil irrité: — La France a deux ennemis implacables.... Pitt et Marat.

Qui ne voit, qui ne comprend M. de Talleyrand dans l'écroulement de l'empire ?

La France veut la paix, les rois qui l'ont illustrée, le droit chrétien dont l'absence l'a rayée de la famille des peuples honnêtes.

La France est au pied des autels catholiques, au pied du trône de saint Louis.

Où est M. de Talleyrand ?

A la tête d'un Sénat indigne et impur, d'une bande de révoltés contre le droit et le chef qui les ont créés et mis au monde.

La France agit à la française. Confiante, fière et honnête, elle se tourne du côté de ses rois. M. de Talleyrand agit à l'anglaise; défiant, cauteleux, malhonnête, il proclame un sénat tiré par Bonaparte de la fange révolutionnaire, ANTERIEUR et SUPÉRIEUR à la monarchie. Le Sénat devient héréditaire, constituant; c'est lui qui appelle au trône Louis-Stanislas-Xavier de Bourbon. Le Sénat s'assied au festin; se

gorge jusqu'à tomber sous la table — toujours à l'anglaise — puis il invite le roi et la France et il leur dit :

— Prenez les restes!

Puis quand cette conception à la Mayenne et à la Gondi s'est en allée dans le mépris public; quand cet idéal du frondeur a définitivement avorté, où retrouvez-vous M. de Talleyrand ?...

— Dans la charte de 1814; dans cet idéal du faux et du mensonger, dans ce piège à prendre les rois, dont les habiles de la Restauration disaient — M. Thiers doit s'en souvenir :

— Ils y étoufferont s'ils y restent; nous les égorgerons s'ils en sortent!

Il n'a pas pu pousser son cauchemar anglais jusqu'à la suprématie sénatoriale, le bon M. de Talleyrand; mais il faut bien que le diable ait sa part; il n'y aura pas de constitution œuvre d'un Sénat bien nanti; mais il y aura constitution, œuvre d'un monarque trompé, pressé, ballotté, écartelé entre les simples et les traitres, les poltrons et les scélérats; entre les sots qui s'apprentent à l'étouffer, et les autres qui s'embusquent pour l'égorger.

Or, quoi qu'on fasse, quoi qu'on dise, quoi qu'on prétende, il faut que ce soit l'Anglais qui l'emporte; l'Anglais partout, l'Anglais toujours. M. de Talleyrand est Anglais; Fouché l'est bien plus encore; Louis XVIII lui-même a subi la détestable influence; tant ce cœur royal s' imagine peu qu'on puisse rapporter la peste de chez un peuple qui vient de rendre aux Bourbons l'hospitalité que les Stuarts en avaient reçue.

Il est donc bien étrange, on en conviendra, de voir M. Thiers s'étonner des tendresses de M. Talleyrand pour l'Angleterre. Mais ces tendresses elles sont dans le sang révolutionnaire; et il est des cas trop fréquents, où elles vont jusqu'au vasselage le plus indigne, à la forfaiture la plus anti-française.

Est-ce donc M. Thiers qu'il faut rappeler à ces vérités dures et blessantes ?

Est-ce à M. Thiers qu'il faut apprendre qu'un journal de 1830, qui par un étrange abus de mots, se nommait le *National*, faisait cause commune avec l'Angleterre, pendant que le sang français baptisait sur le sol africain, la plus noble, la plus précieuse, la seule durable de nos victoires, depuis l'ère des Rois de France ?

Mais ne vous étonnez donc pas que M. de Talleyrand de révolutionnaire mémoire ait essayé d'achever par les intrigues de la diplomatie, le rêve dont la France elle-même et l'autorité du monarque l'avaient rudement éveillé. Partout où il s'agit de sacrifier la France à l'Angleterre, vous trouvez M. de Talleyrand, et à sa suite la révolution... toute la révolution, avec ses dieux, ses prophètes, même ses plus petits clercs.

J'en demande pardon à M. Thiers, mais comme il m'apparaît que les deux hommes de ce siècle qui se soient le mieux compris à demi mot, c'est M. de Talleyrand et le duc Louis-Philippe d'Orléans nommé lieutenant général du royaume en 1830, j'estime que les satellites qui ont gravité dans l'orbite de l'un n'ont pas moins gravité dans l'orbite de l'autre; et j'ai la persuasion intime que le canon d'Alger et le canon de Navarin n'ont pas moins offensé les oreilles des fondateurs du *National* que celles de l'évêque d'Autun.

Oh! oui, M. de Talleyrand a eu tort de pousser la restauration aux décevantes illusions de l'alliance anglaise; car l'alliance anglaise est une peste publique, un fléau, un châtement, si en effet l'Angleterre n'a d'amis que pour les étouffer par ses exigences, ou les livrer par ses ruses à la vindicte européenne!...

Nous n'en sommes pas moins heureux que le M. Thiers de 1860, paraisse en juger d'une façon plus saine que le M. Thiers de 1830.

Dans ces belles et chaudes provinces du Midi, où sous la tourbillonnante éloquence du trouvère couve toujours une grande et pure et loyale et profonde austérité de souvenirs... on se laisse parfois brûler à la flamme des ambitions; mais le foyer lui-même est bon; et je ne sais guère d'esprit méridional qui, en remuant bien sa substance, n'y trouve toute pure et toute vive l'antique foi gallo-latine, ce noble orgueil des Aquitaines qui se faisaient un honneur suprême de leur fidélité au malheur.

Mais croyez-nous, écrivain plein d'éloquence, esprit actif et savant, si vous avez bien et véritablement purgé par vos disgrâces de 1852 vos erreurs de 1830, ne faites pas à demi les choses; montrez-vous plus homme d'État que le diplomate dont vous relevez avec tant d'esprit les fautes; comprenez que les situations fortes n'admettent que les cœurs résolus, les caractères sans ambages.

Aujourd'hui, permettez-nous de vous le dire au nom d'une science peu connue, l'affaiblissement du centre de gravité des contradictoires incline le plan de leur action. Or, sur les plans inclinés... tout glisse et se porte aux extrémités; et quiconque n'est pas à la tête... est aux pieds, ne vous en déplaise!

Ayez, si faire se peut, la charité de nous comprendre.

Arthur PONROY.

LETTRES PARISIENNES.

18^e LETTRE.

JULES DE BOISMONT A MARGUERITE DE BOISMONT.

Je m'empresse de vous rassurer sur le sort de madame Granger. Un ancien notaire retiré dans une de ses terres habite aux environs; dans une de mes promenades en voiture je me suis fait conduire chez lui, pour le prier de me donner son avis sur votre projet. Il m'a dit que cela était très-faisable et a poussé l'obligance jusqu'à me faire un modèle d'acte que je vais envoyer à Paris chez le notaire de madame Dufresnay qui va dépêcher cette affaire.

Que je suis heureux, Marguerite, que ma fortune soit à vous! Personne ne saurait l'employer mieux.

Il ne m'est pas encore permis de revenir à Paris. Dans huit jours seulement je rentrerai dans ce centre d'animation, où on s'oublie soi-même, où la vie est dévorée par les devoirs mondains, où le cœur souffre, ou dort au milieu des distractions qu'imposent des obligations qui viennent on ne sait d'où, quelque chose qu'on fasse pour les éviter, s'imposer jour par jour et vous astreindre à n'être plus que le commis de votre position sociale, et non le maître de votre pensée, de votre temps, de vos goûts.

C'est surtout dans l'état de santé où je suis et dans le lieu où je vis, que l'on apprécie cette différence d'existence. Il y a ici encore bien des plaisirs mondains, ennuyeux, fatigants; mais ils n'y sont pas à la vapeur comme à Paris, de telle sorte qu'on en rencontre trois ou quatre par soirée. Ceux que se créent ici les personnes qui ne peuvent rester tranquilles en savourant la vie de famille et d'intimité, ont beau se tracasser et tracasser les autres, il faut du temps pour organiser une fête, convoquer le voisinage; et les entr'actes laissent un repos où, malgré tout, on se retrouve avec soi-même, ce qui pour certaines personnes peut-être fort ennuyeux; mais, pour d'autres, un plaisir qui n'est pas à dédaigner.

J'ai pu aller voir de Villebron; sa blessure était si grave qu'il n'était pas transportable; et il est resté dans une ferme voisine du bois où nous nous sommes battus; une sœur de bon secours est venue aussi près de lui; et, grâce aux attentions de monsieur et de madame Dufresnay, il a été aussi bien soigné que possible. J'avais hâte d'aller le trouver, le docteur m'a assuré qu'il guérirait; et c'est un grand poids de moins que j'ai sur le cœur. Ce brave garçon est encore trop faible pour que je puisse causer longuement avec lui; mais il voit bien à mes soins, à mon assiduité près de son lit, que je suis un ami. Je prononce souvent, et de façon à détruire ses inquiétudes, le nom de mademoiselle Sabine en lui contant ce qui se passe au château; et je vois à l'expression de ses yeux qu'il m'en sait gré. Mme de Maudres vient tous les jours avec madame Dufresnay; elle lui prodigue les noms

d'une foule de médicaments qu'elle prétend tous plus efficaces les uns que les autres pour sa guérison; elle pâlit sur les livres de médecine et s'encombre la mémoire d'une foule de termes techniques; et elle prétend que l'amélioration de l'état du pauvre de Villebron est le fruit de ses soins. Quant à lui, il aime tant la fille, qu'il ne demande pas mieux que de croire qu'il doit la vie à la mère; il espère que c'est une manière de devenir son fils. L'amour aime les tricheries; celle-là est des plus innocentes.

Je croyais que madame de Maudres ne me pardonnerait pas d'avoir failli lui enlever son plus fervent admirateur; et qu'elle aurait, en me revoyant, quelque velléité de m'arracher les yeux. Mais jugez de mon étonnement, lorsque j'ai appris qu'elle avait montré le plus vif intérêt pour moi. J'ai démêlé la cause de cette sympathie inattendue; d'abord, la fine personne, voulant prolonger son séjour au château, ne pouvait se montrer hostile à celui que les hôtes traitaient avec tant de sollicitude; mais la principale cause de sa mansuétude venait de ce qu'elle attribue le triste avantage que j'ai remporté sur de Villebron à ses hautes connaissances en escrime, connaissances qu'elle tient, dit-elle, de son père, un des meilleurs tireurs de son temps. Elle prétend qu'un soir de cet hiver elle a développé devant moi la théorie paternelle, et que j'ai mis cet enseignement à profit. Je suis d'autant plus innocent de ce souvenir que je n'ai jamais assisté à cette prétendue démonstration. Mais je crois que cette bizarre femme s'accuserait de la fin du monde, si Dieu l'y laissait survivre, plutôt que de consentir à ne pas avoir un rôle actif dans ce qui se passe autour d'elle.

Donc il paraît que c'est sa faute si j'ai blessé de Villebron; son savoir universel est le seul coupable, c'est à lui à guérir le mal qu'il a causé. Jamais situation fut-elle mieux inventée pour donner l'occasion d'étaler des sentiments magnanimes et une science médicale qui n'était pas encore produite au grand jour? Vous voyez que loin de m'en vouloir, elle me bénirait si elle osait, car je lui rends un bien grand service.

Le caractère de cette femme ne se dément pas. Sa prétention ne débride jamais; elle est toujours enroulée et prête à piaffer.

Elle n'est pas le seul type que j'étudie. On danse ici tous les soirs; les jeunes pieds ont horreur du repos; mais les jeunes filles dansent toujours avec les mêmes partners; on peut alors renouer la conversation de la veille, continuer les petites querelles commencées le matin. Les caractères s'y montrent malgré eux, l'esprit aussi; et pour un observateur, il est très-intéressant de les étudier dans les scènes qui se succèdent sous mes yeux.

Mon médecin, un homme habile, a su, sans me questionner deviner une cause morale dans la lenteur qu'un homme jeune et vigoureux comme moi met à renaitre à la santé; il m'a ordonné d'assister le plus possible, sans y prendre part, à la vie animée qui m'entoure, et forcément je sors momentanément de la rêverie qui me mine. Mais avant que je vous dise comment j'assiste à un petit roman, qui depuis quelques jours m'est raconté heure par heure, jour par jour, par le fait d'un bien singulier hasard, il faut que vous sachiez une simple histoire que je viens d'apprendre.

J'occupe, je vous l'ai dit, un pavillon qui est dans le parc de madame Dufresnay; il est entouré d'arbres magnifiques qui le cachent aux regards des habitants du château. Ce petit réduit charmant avait été la demeure du colonel d'Exone, frère de la mère de madame Dufresnay. C'était un ancien militaire mutilé et souvent souffrant; il ne voulait pas toujours se trouver parmi les hôtes de sa sœur, et ne sortait de son ermitage que lorsque sa santé et son humeur l'y disposaient. Il se plaisait dans cette solitude qu'il arrangeait avec goût et élégance, il s'y occupait d'art et de littérature, c'était un esprit supérieur, un de ces hommes d'élite comme notre armée en compte quelques-uns.

Un jour, il y a six ans, arriva chez madame Dufresnay, pour y passer l'été, une de ses amies, veuve, sans enfants et d'une douce et pure beauté; elle avait une très-petite fortune que son ordre et son économie rendaient suffisante. L'esprit était une de ses qualités les plus charmantes; elle avait eu pour mari un de ces

hommes tyranniques et extravagants de jalousie qui bouleversent le cœur et l'esprit d'une femme, lui ôtent toute confiance, et lui font souvent juger de l'espèce entière par un mauvais échantillon. Madame Dalmont avait pris dès lors les hommes dans une antipathie que rien n'avait pu détruire, et déjà de très-beaux partis avaient été repoussés par elle avec épouvante.

Les fenêtres du petit appartement qu'elle occupait dans le château donnaient du côté du cabinet de travail de monsieur d'Exone, et les arbres n'étant pas encore aussi grands qu'ils le sont à présent, permirent au colonel d'apercevoir, puis de contempler la belle veuve, si bien qu'un beau jour sa sœur fut toute étonnée de le voir très-assidu au salon, dinant même et restant le soir et le dernier. Avec sa finesse accoutumée, elle ne fut pas longtemps à deviner la cause de ce changement dans les habitudes de loup de son frère, et s'attrista beaucoup des chagrins que cette nature énergique, extrêmement franche et affectueuse devait éprouver en venant se briser contre les antipathies de son amie.

Mais, à sa grande surprise, la belle Irène ne fut pas inabordable pour le colonel. Ignorant que c'était elle qui lui avait fait quitter sa retraite, elle n'était point prévenue de son empire sur cet homme dont l'infirmité l'apitoyait: sa bonne âme compatissait aux regrets que devait éprouver un être fort, jeune encore, beau, en passe par son mérite, l'estime profonde qu'il inspirait, d'arriver aux plus hauts grades de l'armée, de se voir rayé, non-seulement de la vie militaire, mais de la vie active permise à tout homme de son âge. De son côté, le colonel était aussi timide avec la première femme qu'il aimât réellement, qu'il avait été brave devant l'ennemi et ne lui laissait deviner en rien l'impression qu'elle produisait sur lui; content de passer ses jours à la voir, à causer avec elle, il bornait son bonheur à sa présence, et, dans l'état où il était réduit, il n'aurait jamais osé penser à réunir la vie de cette femme accomplie à sa vie attristée.

Ils étaient donc tous les deux abrités dans leurs causeries par une position exceptionnelle qui les mettait en confiance et les laissait petit à petit arriver à une intimité, où tous les charmes qu'ils devaient à leurs perfections morales, versaient dans leur cœur une tendresse, un besoin mutuel de se voir, qui finit par devenir tyrannique.

Irène tout étonnée de trouver un être masculin autre que ceux que jusqu'ici le hasard et ses préventions lui avaient fait rencontrer, s'attachait au colonel sans s'en apercevoir; et ce ne fut pas sans tristesse qu'elle vit approcher la fin de la saison qui amenait son départ. D'une extrême réserve en toute chose, elle n'avait jamais laissé voir au frère de son amie, que le plaisir tout naturel de causer avec un homme instruit, ayant beaucoup vu et bien jugé. Un hasard qu'ils faisaient peut-être aux yeux des autres, mais qu'eux croyaient très-adroitement dissimulé par la santé du colonel et les goûts tranquilles d'Irène, les isolait des parties animées et leur donnait le loisir d'être des heures entières occupés, en apparence d'une partie d'échecs qui, à la fin de la séance, n'avait pas fait courir de grands risques au roi ni à la reine, les fous et les cavaliers n'ayant, grâce aux pions qui ne bougeaient pas, fait aucune des évolutions qui sont dans leurs attributs.

La partie d'échecs non terminée, parce qu'elle n'était pas commencée, Irène proposa à son partner invincible une lecture intéressante; le colonel lisait parfaitement; sa voix mâle et douce rendait plus sympathiques les sentiments exprimés par l'auteur, et pendant qu'elle écoutait avec délices les paroles qui sortaient de cette belle bouche, Irène occupée de sa tapisserie passait des heures heureuses et d'une douceur qui rendaient les jours très-courts. Hélas! ils raccourcissaient en effet et le moment du départ approchait; elle se le disait le soir en remontant chez elle, et le sommeil venait difficilement calmer l'agitation qu'elle éprouvait; sa modique fortune lui défendait de laisser voir son penchant pour le colonel qui était fort riche; pour rien au monde elle n'aurait voulu qu'on pût attribuer à des vues intéressées le changement survenu dans ses préventions contre un second mariage avec un homme infirme, dont la vie, disait-on, était sans cesse en danger, à cause d'une balle qu'il avait dans la poitrine